

encore faudrait-il retrancher de ce nombre ceux que les combats antérieurs avaient moissonnés et dont on ne connaît pas le nombre. En somme, il y avait donc, tout au plus trente et quelques hommes dans le fort, menacé par plus de 600 Iroquois; mais ces trente hommes étaient des héros!

Les Iroquois étaient tellement convaincus des dangers qui les attendaient à l'attaque des palissades que, contre l'ordre à eux intimé par Daulac de ne plus envoyer de parlementaires, ils dépêchèrent un certain nombre de députés vers le fort; mais cette fois ils furent reçus à coups d'arquebuse.

La fureur des Iroquois devint telle alors, qu'ils se précipitèrent la hache à la main vers les palissades et insoucieux des balles qui pleuvaient sur eux et de la mort qui se promenait dans leurs rangs, ils se mirent à ouvrir une brèche dans les faibles murailles de la petite citadelle.

Le fort n'avait point de bastions, en sorte que les Iroquois qui travaillaient au pied des palissades étaient presque à l'abri de la fusillade et pouvaient, conséquemment, poursuivre leur travail de rage. Les Français essayèrent un moyen qui eut peu de succès et qui consistait à faire des espèces de grenades avec des canons de pistolets qu'on jetait au pied de la palissade.

Le travail des Iroquois avançant, on eut alors recours à un autre moyen. On adapta une mèche à un baril de poudre qu'on lança par-dessus la fortification; mais le malheureux voulut qu'une branche détachée du lacs de fascine de la palissade reçut le baril de poudre et le renvoya au milieu du fort où il éclata en tuant et blessant plusieurs des assiégés et aveuglant les autres dans un nuage de flamme et de fumée.

Au même instant les Iroquois firent irruption dans l'intérieur du fort, dont tous les occupants furent tués, à l'exception de cinq Français et de quatre Hurons qui, ayant luté jusqu'au bout de leurs forces, tombèrent blessés et mutilés dans les mains des Iroquois.

Un Français, probablement, le dernier resté debout, par une erreur de jugement et un excès d'enthousiasme patriotique, employa les derniers moments qui lui restèrent avant de tomber, à achever une partie de ses compagnons blessés à mort, afin de ne pas les laisser tomber vivants dans les mains des ennemis. Pendant qu'il accomplissait cette terrible besogne, que l'ignorance excuse chez lui, il passa près du chef Annaotaha qui gisait mourant près d'un brasier allumé: celui-ci le pria de lui jeter la tête dans le feu, afin de brûler sa chevelure et d'empêcher ainsi qu'elle n'allât orner les cabanes des Iroquois; le Français effectivement lui mit la tête dans le feu, puis il tomba blessé, mais se défendant encore.

NLI.

Des 700 Iroquois qui avaient pris part au siège du petit fort, commandé par l'intrépide Daulac, plus de 200 avaient été mis hors de combat. Les vainqueurs étaient dans la stupefaction et ne pouvaient comprendre comment une trentaine d'hommes ainsi isolés et sans eau, sans presque de provisions, avaient pu tenir si longtemps en échec une de leurs plus nombreuses armées et lui faire subir une perte si considérable. Ils renoncèrent pour cette année, 1660, à leur projet d'invasion de la colonie et reprirent bientôt le chemin de leur pays emmenant leurs 9 prisonniers, distribués entre les Onnontagués, les Onnéyouts et les Agniers, qui avaient pris part à cette expédition.

Tous ces détails furent racontés par quelques prisonniers, glorieux restes de cette héroïque bande de Français et de sauvages, qui parvinrent à s'échapper des mains des Iroquois. La douleur causée par la perte de ces braves était bien compensée, pour les cœurs catholiques de nos pères, par la pensée que tous ces hommes, Français et sauvages, étaient tous morts la hache du guerrier chrétien à la main, la foi dans le cœur et la prière sur les lèvres. On était tenté de les vénérer comme des martyrs et, certes, l'histoire n'offre rien de plus véritablement grand, sous tous rapports, que le spectacle donné par ces hommes sur le petit théâtre qu'ils s'étaient choisi pour se montrer des héros!

Les Iroquois tourmentèrent les prisonniers et traitèrent les Hurons qui s'étaient rendus comme les autres. Plusieurs furent brûlés de suite et les autres emmenés au pays iroquois. Quelques-uns furent réservés pour les fêtes qu'on devait faire en arrivant dans les villages: deux Français échappèrent aux Onnontagués, un aux Onnéyouts et deux aux Agniers.

Quelques Hurons parvinrent à s'échapper, malgré la surveillance à laquelle ils étaient soumis, et ce furent eux qui fournirent tous ces détails que confirment des Iroquois mêmes. Pendant le voyage on attachait les prisonniers des pieds et des mains à quatre poteaux et on leur passait autour du corps une corde sur laquelle leurs gardiens se couchaient pendant la nuit.

Un Huron qui avait pu conserver un contenu sur lui, s'aperçut une nuit qu'il pouvait mettre une de ses mains en liberté; il le fit comme

on peut bien penser, puis coupa les cordes qui lui liaient l'autre main; alors il s'agissait de couper les attaches qui lui retenaient les pieds; mais pour cela il fallait qu'il se mit sur son séant. Une première tentative fut abandonnée à la vue d'un Iroquois qui fumait son calumet près du feu du campement; — puis une seconde tentative fut interrompue par l'arrivée d'un vieux chef qui visitait les prisonniers mais qui, heureusement, passa loin de lui et ne l'examina pas. Enfin il réussit dans un troisième essai et prit sa course à travers les bois, pour arriver après quelques jours à Montréal presque épuisé de fatigues et de privations.

Un des prisonniers Français, qui avait été précédemment un des colons de Ganaantah, fut torturé dans le village d'Onnontago, chez les Onnontagués. Ce brave et héroïque chrétien fut pour tous les Hurons, ses compagnons de captivité, comme un ange envoyé pour soutenir leur foi et leur courage; il les fortifiait par la doctrine qu'il leur expliquait et par les exemples de piété et de résignation qu'il leur donnait.

On lui appliqua le fer et le feu sur tout le corps, on lui coupa une à une les phalanges des mains, en apportant à ses supplices toute la lenteur que les Iroquois savaient mettre à savourer les douleurs de leurs victimes; et cependant, l'héroïque soldat ne poussait pas un cri, ne proférait pas une plainte: au contraire chaque fois qu'un moment de répit lui était donné, il élevait en présence de ses camarades de captivité ses mains mutilées vers le ciel, se mettait à genoux et remerciait tout haut le Seigneur de l'avoir trouvé digne de souffrir pour sa cause sainte. Une fois mort, son cadavre fut abandonné sous les treteaux de l'échafaud, sur lequel, d'ordinaire, on achevait la victime, pour être la proie des chiens.

Ces détails furent racontés par un Huron, compagnon de ce Français et qui avait échappé au danger de se suicider et à la mort qui lui était réservée, sur ce même échafaud sous lequel il voyait les chiens ronger les os d'un homme dont les restes mortels avaient mérité les monuments.

Ce Huron avait été pendant tout le voyage du Richelieu à Onnontago, en proie à une espèce de fièvre délirante causée par les souffrances et l'horreur des supplices qu'il savait lui être réservés. La nature se révoltait chez lui, à la pensée du bûcher et des tortures, et, une nuit, il avait eu la pensée de se couper le cou avec un couteau que lui avait procuré un Huron adopté chez les Onnontagués; mais il se rappela alors les instructions que lui avaient données les pères Jésuites, qui lui avaient enseigné que l'homme n'a pas plus le droit de se tuer que d'assassiner les autres, et il repoussa la tentation pour obéir aux commandements de Dieu.

En arrivant au village qu'il aperçut de loin, ses hallucinations redoublèrent et pendant la nuit qu'il passa dans le voisinage d'Onnontago où les Onnontagués ne voulaient entrer qu'en triomphe et en plein jour, il eut des rêves affreux: il se croyait environné de serpents et il finissait des bonds qui réveillaient sans cesse ses gardiens. Le matin, il se crut transporté à Québec, dans la chapelle des Pères Jésuites; il voyait les tableaux, l'autel, il reconnaissait les pères occupés des fonctions au ministère; puis il lui sembla qu'un nuage épais descendait sur lui, après quoi tout disparut. Il crut que cette vision lui présageait quelque chose d'extraordinaire.

Après avoir été tourmenté dans deux villages, il avait été donné à un chef, puis transporté dans un troisième village, celui-là même où le brave Français dont on vient de parler fut mis à mort. Il devait mourir le lendemain du jour de la mort de son camarade et ami; déjà il était nu poteau, déjà les haches et les brasiers étaient prêts et tous les Onnontagués revêtus de leurs plus belles fourrures étaient autour de l'échafaud pour jouir de ce spectacle et honorer ses derniers instants, lorsqu'un nuage obscur enveloppa la place sur laquelle tomba bientôt une pluie d'averse qui fit que les Onnontagués se réfugièrent dans leurs cabanes pour ne pas gâter leurs habits de fête, laissant le malheureux attaché au poteau. Comme la pluie continuait, on remit le supplice au lendemain; mais le soir même le chef auquel le Huron avait été donné arriva dans le village et, se plaignant de ce qu'on ne l'avait pas consulté avant de vouer à la mort son prisonnier, il s'empara de celui-ci, le revêtit d'une robe marquée aux emblèmes de sa famille et l'emmena avec lui comme son esclave, dans son village. Le Huron, qui, d'abord avait pris tout ceci pour une amère ironie, vit bientôt que le chef, son maître, était sérieux et il n'en fut pas peu réjoui, comme bien on peut penser; car il reprit alors l'espoir d'opérer son évasion empêchée par les hallucinations dont il était tourmenté.

Il laissa écouler quelque temps, puis un jour qu'il se trouvait dans le voisinage du haut Saint-Laurent mêlé à un parti de chasse, il s'enfuit et arriva bientôt à Montréal, où il raconta tout ce que l'on vient d'entendre raconter.

La glorieuse expédition de Daulac avait un peu effrayé les Iroquois et pendant le reste de l'année 1660, il y eut de leur part moins de ces attaques au moyen desquelles ils fatiguaient et épuisaient la colonie.